PAS BÊTES, CES ANIMAUX

Ours rigolo et sympa, canard débrouillard ou avare, renard rusé... Dans les dessins animés, ils singent des traits humains, au poil près. Pour mieux dénoncer les travers de nos sociétés?

Par Cécile Mury

rnest possède un chapeau mou et un vieux pardessus fatigué. Il joue du violon et ronchonne comme personne, il a le poil dru mais le cœur tendre. Y a-t-il plus humain que cet ours? Deuxième volet de ses délicieuses aventures avec sa meilleure copine, la souricette en paletot rouge, Ernest et Célestine: Le voyage en Charabie, de Julien Chheng et Jean-Christophe Roger, à voir ou à revoir au Festival cinéma Télérama enfants (lire ci-contre), est sans doute l'un des meilleurs films d'une catégorie aussi vaste que l'histoire de l'animation ellemême: le genre anthropomorphique. Où tout ce qui porte pelage, griffes, écailles ou plumes, est, d'une manière ou d'une autre, assimilé à l'espèce dominante : la nôtre. Aussi bipèdes et bavards que votre concierge, plus habillés que votre mamie, plus énervants qu'un collégien en crise hormonale, vous avez l'embarras du choix.

Aujourd'hui - en l'an 95 après la naissance de Mickey Mouse -, ces bêtes humaines surpeuplent la culture populaire, à tel point qu'il serait impossible de les recenser toutes. Rien de bien nouveau dans un zoo imaginaire aussi vieux que les fables d'Ésope (VIIe-VIe siècle av. J.-C., et vingt de plus avant Disney), l'ancêtre grec de notre Jean de La Fontaine national. Ou comment l'espèce humaine, en évoquant les animaux, n'a jamais parlé que d'elle-même, de ses fantasmes, ses mythes et ses enjeux politiques. La preuve par Ernest, notre ours débonnaire, dernier-né d'une longue filiation de plantigrades patauds, rigolos et sympas. Voir ou revoir Baloo remuer du popotin dans Le Livre de la jungle, Paddington faire des mines adorables sous son chapeau de pluie, ou encore Petit Jean se déguiser en bohémienne loufoque dans le Robin des bois de Disney. Qui se souvient que très longtemps avant de devenir un fétiche inoffensif, entre doudou et figure paternelle, l'ours fut, dans toute l'Europe païenne, une divinité féroce, symbole de puissance à la fois sexuelle et guerrière? Pour aboutir à Paddington, il a fallu que l'Église, dès le haut Moyen Âge, mène une campagne de dénigrement de cette imagerie impie, ainsi que le raconte Michel Pastoureau dans son livre L'Ours. Histoire d'un

roi déchu (Seuil, 2007). Déchu au profit de qui? Du lion, pardi, fauve exotique opportunément promu champion des valeurs chrétiennes. Le rapport avec l'animation? Total. Car cette vieille propagande religieuse persiste à l'écran, volontairement ou non, dans toute une dynastie de grands félins couronnés: Le Roi lion, de Disney, bien sûr, mais aussi l'Aslan du Monde de Narnia, qui ressuscite comme Jésus en personne, ou encore Jean sans Terre et Richard... Cœur de Lion, les frères rivaux de Robin des bois. Film dans lequel le héros est un renard, parangon de ruse et d'astuce depuis le Moyen Âge et son Roman de Renart. Quant au perfide conseiller du roi, c'est un serpent – coucou, la référence biblique à Satan dans le jardin d'Éden.

Les animaux animés ne font pas que porter nos mythes, notre passé et nos vêtements (quoique... cet exhibitionniste de Donald, par exemple, reste un canard sans culotte). Ils s'imprègnent de tous les changements, toutes les évolutions. L'infatigable Mickey, né juste avant le krach boursier de 1929, se démena par exemple pour défendre le capitalisme jusqu'au cœur de la Grande Dépression: ou comment une petite souris est devenue la star du volontarisme à l'américaine, le héros absolu de la réussite individuelle. Une idéologie qui colle aux rongeurs comme une croûte à son fromage: voir *Ratatouille*, l'adorable rat qui plaque sa communauté pour devenir chef cuisinier parmi les humains. Autre souris, autres mœurs: les motivations de Célestine, la mini-copine d'Ernest, sont bien différentes. En



Dans Ernest et Célestine: Le voyage en Charabie, l'ours et la souris s'allient. Une forme de lutte contre le racisme?

L'infatigable Mickey, né juste avant le krach boursier de 1929, se démena pour défendre le capitalisme.



s'acoquinant avec un ours, elle brave les préjugés, voire le racisme de son espèce envers une autre. C'est l'une des grandes qualités de nos bestioles de cinéma contemporaines: elles prêchent la tolérance. Dans *Zootopie*, meltingpot animalier et modèle de fable sociale moderne, une lapine policière doit ainsi affronter le sexisme de ses collègues et l'élitisme méprisant de la classe des carnivores. La diversité des espèces permet de parodier mine de rien toute une galerie de groupes humains et autres clichés de cinéma, des «artistes» farfelus de *Tous en scène* aux exploits à la Bruce Lee de *Kung Fu Panda*, du cow-boy caméléon de *Rango* aux pingouins espions de *Madagascar*.

En résumé, les animaux ne sont bons qu'à singer les sociétés humaines. Même les insectes n'échappent pas à la règle: le héros intello et névrosé de *Fourmiz* se prend pour Woody Allen (lequel lui prête d'ailleurs sa voix), et si les protagonistes de *Minuscule*, mouches, coccinelles et araignées, ne sont pas, eux, doués de la parole, ils donnent tout de même à voir (et surtout à entendre, grâce aux bruitages farfelus, trompettes, moteurs et autres sons «humains») une sorte de communauté urbaine en pleine campagne.

Figures d'autorité (les lions), de camaraderie (La Belle et le Clochard, Les 101 Dalmatiens...), auxiliaires dévoués (les petits oiseaux au service de Blanche-Neige et de Cendrillon) et gentils poissons plus enfantins que les vrais enfants (Nemo, star incontestée des mers animées)... mais pas une bête biologiquement cohérente dans toute cette

ménagerie. De génération en génération, les jeunes spectateurs ne côtoient que des reflets d'eux-mêmes. Qu'apprennent-ils sur les espèces avec lesquelles ils partagent la planète? Rien. C'est le paradoxe de cette abondante filmographie, qui dresse une muraille de représentations divertissantes mais trompeuses, jusque dans les documentaires animaliers, presque toujours accompagnés d'un scénario très anthropocentrique — des sobriquets pour les lionceaux ou les éléphants, des aventures « recréées » par une voix off... À force de trôner au sommet de la chaîne imaginaire, tandis que s'effondre la diversité du vivant, l'être humain risque un jour de se retrouver bien seul •

UN FESTIVAL POUR LES ENFANTS

Les enfants ont aussi leur Festival Télérama.

Du 8 au 28 février 2023, ils pourront voir ou revoir le meilleur du cinéma jeune public de 2022 et du début 2023, avec quinze films ou programmes de courts métrages (dont, outre Ernest et Célestine: Le voyage en Charabie, le très beau Titina, de Kajsa Næss, lire page 47), et découvrir trois films en avant-première dans près de deux cents salles de l'Association française des cinémas d'art et d'essai (AFCAE). Le tout pour 3,50€ la séance.